

Penser écrire un texte sur l'écriture

Par Nicolas Charette

Malheureusement, je pense plus souvent à écrire que je n'écris. C'est plus une obsession qu'un acte. Cette disposition a bien sûr quelque chose de désagréable. Une part de moi pense que c'est la chose à faire pour donner un sens à ma vie, tandis que l'autre part, constatant mon inaction, me répète que je suis un paresseux, un raté, un prof de cégep qui a écrit des trucs, plus jeune, mais qui a depuis attrapé une permanence.

Et pourtant, je persiste et je pense à écrire des histoires, à chaque jour un peu plus coupable de ne pas le faire assez. Et lorsqu'on me demande ce que je fais dans la vie, je dis rarement que j'écris, ne voulant pas réveiller la honte qui sommeille en moi. Je ressens le même malaise quand on me présente comme un auteur.

Avant d'aboutir à ce court texte, j'ai fait plusieurs détours au cours desquels j'ai essayé de creuser ce sentiment, pour trouver de quoi il était fait, m'accrochant à l'idée selon laquelle l'écriture permet d'accéder à une forme de vérité, et que si je donne forme, à l'aide du langage, à quelque chose qui m'habite, alors j'aurai devant moi une vérité. Que celle-ci soit relative, partielle ou personnelle, ça importe peu, puisque ce serait déjà ça de gagner, un peu de sens. Mais rapidement — et à plusieurs reprises —, le sol s'est dérobé sous moi : Derrière une idée à élaborer s'en cachait une autre et puis finalement, ça ressemblait à une alternative, mais je n'en étais pas sûr parce qu'en parallèle se trouvaient cinq ou six autres nuances qui méritaient d'être écrites, et comme j'arrivais pour le faire, chacune d'elles se multipliait à son tour et s'ajoutait aux autres pour enfin créer un nuage de possibles dense et étouffant qui me rendait fort irritable et qui, évidemment, amplifiait ma honte.

Je préfère de loin écrire sur des personnages. Il m'est plus confortable d'écrire sur quelqu'un qui fait quelque chose de concret, à un moment précis, en quelque part du monde. Sur un type qui essaie d'écrire un texte, par exemple¹. Je pourrais écrire sur

¹ Ce type, appelons-le Carl, ça pourrait être un prof du secondaire, un poète passionné d'échecs, tiens, et il doit écrire ce texte, une critique sur un recueil de poésie masculiniste (*J'ai mâle*), commandée par la revue littéraire *Nuit blanche*, mais il préfère jouer aux échecs en ligne, sur Chess.com, il joue des blitz compulsivement, des parties en ligne de deux minutes, contre d'autres joueurs partout dans le monde, et quand il joue, il ne pense à rien ; ce n'est pas qu'il est bien en jouant, mais tout son être est engagé vers un

lui, et le dépeindre d'une certaine façon, idéalement sans trop écrire sur ce qu'il pense, mais en laissant deviner au lecteur ce qui l'habite et ce qu'il ressent, par ses actions, ses propos et autres menus détails. Bien sûr, ce type aurait sa vie intérieure, mais grâce au détour de la fiction, elle serait cadrée dans le temps et dans l'espace, ce qui réduirait les possibles. Je pourrais prendre le temps de choisir quel élément dévoiler, à quel moment le faire, pour créer les effets voulus. Cette histoire me donnerait l'impression de faire quelque chose de concret. Et puis, ça me sortirait de ma tête. Tout cela serait bien meilleur pour ma santé mentale.

Je me raconte peut-être des histoires quand je pense un jour écrire, mais peut-être aussi que j'écris des histoires pour ne pas penser.



Nicolas Charette est écrivain et professeur de littérature et de français au collège Champlain. Il a publié un recueil de nouvelles intitulé *Jour de chance* et un roman, *Chambres noires*, aux éditions Boréal.

Photo : Robbie Paquin

seul objectif : mater le roi adverse ; il ne pense à rien, et pourtant on voit bien, parce qu'il se ronge les ongles, se tortille sur sa chaise et pose constamment son regard sur l'heure dans le coin de son écran d'ordinateur, que quelque chose le tracasse (mais quoi ?), et puis sa femme revient du travail (elle est aussi une prof, au cégep à Édouard-Montpetit), ces temps-ci elle se fait draguer au travail par son coordonnateur, un type qu'elle n'aime pas et qu'elle trouve laid, mais elle est flattée par l'attention qu'il lui porte, alors elle joue le jeu de la séduction avec lui, lui fait même miroiter de faux désirs, et bien sûr maintenant elle a honte et se sent coupable de faire tout ça dans le dos de son Carl qu'elle aime, alors en rentrant du travail, dans le trafic du pont Jacques-Cartier, elle se disait que ce serait bien, ce soir, d'aller manger au restaurant, pourquoi pas au Deux Lux ou bien tout simplement Chez Marconi, tiens, tous les deux, ils pourraient prendre une pizza *take-out*, la manger dans le parc Beaubien en buvant chacun leur *king can* de 50, comme lorsqu'ils étaient étudiants et que Carl lui faisait l'amour deux, trois fois par jour, et peut-être ensuite aller voir un film, mais Carl dit qu'il a un texte à écrire, pourtant Mireille (elle s'appelle Mireille, sa femme) voit bien que sur l'écran d'ordinateur, c'est encore ce crisse de jeu d'échecs et surtout, quand Carl se tourne vers elle pour lui dire ça (« J'ai mon texte à écrire, Mireille », d'un air irrité), elle voit que ses yeux sont rougis et ornés de deux crottes d'œil, et puis soudainement, d'un seul coup, elle un bref sentiment de dégoût pour Carl et elle se demande comment elle a pu se retrouver avec ce type, elle se demande si elle l'aime encore, juste avant de refermer brusquement la porte du bureau de Carl, comme pour chasser cette violente remise en question.